

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1 00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

IV.

— Ah ! fit Perrier... toujours le souvenir d'autrefois.

Dans ce passé de M. d'Armangis, le docteur devait avoir

joué aussi un sombre rôle, car il ajouta immédiatement avec une peureuse hésitation :

— Et cette démence est-elle connue des gens qui l'entourent ? Dans ses accès, le malheureux parle-t-il ? L'avez-vous entendu prononcer des noms, citer des faits ?

— Autant qu'il m'a paru, le mal doit être intermittent... ce sont des attaques qui durent plus ou moins longtemps et pendant lesquelles on cache le malade à tous les yeux, en prétendant qu'il s'enferme pour travailler. Quand je suis entré, il était encore dans tout son bon sens. C'est sur un mot de moi que s'est déclarée la crise qui s'est terminée par un évanouissement.

— Ces accès vont se renouveler de plus en plus rapprochés jusqu'au jour où la folie s'emparera entièrement de cet homme, murmura le docteur devenu sombre.

— Alors, on le fera probablement enfermer dans quelque maison de santé ?

Perrier secoua la tête négativement en ajoutant :

— Oh ! non, on ne commettra pas une pareille imprudence. Ils savent trop tout le danger qui existe à laisser recueillir par un étranger les paroles qui échappent au délire.

Le procureur se prit à sourire.

— Dame ! appuya-t-il, vous devez en parler à bon escient, vous qui avez jadis soigné M. d'Armangis d'un certain coup, d'épée que lui avait administré de Saint-Dutasse... c'est de là, je crois, que date le commencement de votre immense fortune.

Au lieu de relever cette allusion, Perrier serra les poings et, le regard sinistre, il gronda d'une voix féroce :

— Que n'ai-je à le soigner encore !

— Oh ! oh ! ricana de Jozères, à votre façon d'accentuer ce vœu, je vois que M. d'Armangis serait vite... guéri.

Cette lugubre plaisanterie fut comiquement ponctuée par un formidable "Ouf" que poussa Caduchet. Le sourd achevait de nettoyer son assiette et, sa bouche se trouvant vide, il avait enfié la possibilité de parler.

— Fait... a fait ! dit-il gaiement ; mon aimable hôte, à cette heure que j'ai l'appétit convenablement aiguë, vous pouvez me présenter les fameux perdreaux à la marmelade.

Tout à coup il tourna la tête en s'écriant :

— Ah ! voici Dodoze qui arrive pour nous annoncer l'apparition de ce mets nouveau.

Effectivement la Car-dodoze venait de rentrer dans la salle à manger.

— Comment ! déjà ? quelle raison t'a donc fait quitter la chambre de Mme Perrier ? demanda le docteur, inquiet par ce prompt retour.

La servante s'avança vers la table la main fermée :

— Tenez, dit-elle, malgré toutes vos précautions et votre surveillance, voici ce que je viens de trouver sous l'oreiller de votre femme endormie.



Mme d'Armangis abaissa son plus doux regard sur le jeune homme prosterné...

Et elle jeta sur la nappe un petit porte-crayon en argent.

—Qui a pu le lui faire parvenir ? balbutia de Jozères devenu blême.

—Serait-ce cet ennemi inconnu qui rôde autour de nous ? murmura, en frissonnant, le médecin dont le regard effrayé s'était fixé sur le mystérieux objet.

La vue du porte crayon eut aussi le don d'émouvoir Caduohet, qui s'écria plaintivement :

—Est ce que par hasard, en attendant les perdreaux, nous allons reprendre l'interrogatoire par écrit sur le numéro du fiacre de Mme d'Armangis ?). Puisque je vous ai vingt fois répété que je ne me le rappelle plus.

Mais il parut que l'espérance de voir arriver plus vite les perdreaux venait d'exciter la mémoire du sourd, car il hurla en s'appliquant une énorme tape sur le front :

—Ah ! sapristi ! je le tiens !

Perrier haussa les épaules.

—Oui, oui, ajouta le gourmand, vous levez les épaules parce que je vous ai cité déjà bien des numéros dont je prétendais être certain et que j'ai désavoués ensuite... Mais, cette fois, j'en suis sûr... Ecoutez plutôt.

Et, avec un comique sang froid, il prononça :

—“ Huile sans sel.”

De Jozères et le docteur le regardèrent ébahis.

—Hein, cela vous étonne, n'est-ce pas ?... c'est pourtant bien votre numéro. Voyez-vous, j'ai un moyen infallible pour retenir un nombre. Je me compose une phrase qui, dans sa prononciation ou son sens, me rappelle ce chiffre. Ainsi pour 23... je me dis : Vin de Troie, vin de la belle Hélène. Pour 600... six saucisses ou trois paires de saucisses... C'est assez ingénieux ! n'est-ce pas ? Avec mon procédé, dès que j'ai ma phrase, c'est fini, le nombre est à jamais gravé dans ma mémoire... à moins que j'oublie ma phrase, comme cela m'était arrivé pour le numéro du fiacre... mais elle a fini par me revenir.

Et Caduohet répéta, la bouche en cœur et la main en pigeon vole :

—Huile sans sel... Sentez-vous le nombre ?... comme la désinence est à peu près la même... Huile sans sel... On croit presque entendre le numéro.

—Allons, dites-nous le donc, ce numéro, bavard maudit ! cria de Jozères.

—Huile sans sel... 807... votre fiacre portait le numéro 807, déclara enfin le magot triomphant.

V.

Le vent avait tourné pendant la nuit et un froid sec était venu remplacer la pluie de la veille.

C'est au premier étage de la maison de Clichy-sous-Bois, dans cette aile du bâtiment qui avait jadis formé le logement particulier de Toto l'Arsonille, que nous retrouvons Mme d'Armangis et Paul Avril. Ce logement, comme nous l'avons dit, était composé de trois pièces : la chambre à coucher de Toto, séparée de celle de sa favorite par ce petit salon dans lequel on se souvient que Paul Avril, quand il avait visité la maison, n'avait trouvé qu'une oravache de femme posée sur la cheminée.

C'est dans ce petit salon, tout égayé par les tièdes rayons du soleil de janvier, que Mme d'Armangis avait ordonné à Victoire de dresser la table du déjeuner, alléguant le froid qui

régnait dans les grandes salles du rez-de-chaussée, véritables glacières que n'aurait pu réchauffer un ardent feu de vingt-quatre heures de durée.

—Elle y est bien restée, hier soir, dans ce rez-de-chaussée quand elle nous est arrivée par la pluie battante, grogna Janerot, lorsque sa fille lui fit part de cet ordre de la Parisienne.

—Oui, répondit Victoire, mais hier il ne faisait pas froid comme aujourd'hui. Dans le petit salon du premier, ils auront vraiment plus chaud, sans compter que le feu qu'ils vont y faire attédera en même temps leurs deux chambres à coucher.

—Leurs deux chambres ? fit le paysan goguenard. Est-ce que tu y crois à ce frère et cette sœur-là ?

—Dame, oui, pour la nuit passée, affirma la cuisinière, qui avait déjà terminé le ménage des deux chambres.

Janerot en revint à son point de départ en hochant la tête avec un air de dépit.

—Le froid ? dit-il ; ce n'est pas le froid qui a fait emménager la poupée au premier étage... Veux-tu que je t'en apprenne le pourquoi ? C'est parce que, là haut, ils ne sont plus sous notre œil ni à portée de notre oreille... Oh ! va, je te le répète, elle est rudement fûtée, la femme blonde.

—Elle est aussi fièrement jolie ! Si tu la voyais ce matin, la belle chatte ! Elle vous a une toilette avec un tas de faufreluches qui la font si gentille à regarder que M. le curé lui-même en arrêterait sa messe.

—Ouais ! Et le frère ?

—Il la dévore de ses deux yeux ouverts grands comme des portes cochères.

—Alors, c'est pas des yeux de frère. Faudra voir à voir... j'en aurai pas le démenti... J'irai là-haut écouter un petit bout de leur conversation.

Victoire se mit à rire en répondant :

—Avec ça que, toi ou moi, ils ne nous entendent pas venir. On n'a pas plutôt mis le pied sur l'escalier que, marche par marche, il se met à craquer avec un bruit qui retentit par toute la maison.

Le paysan eut un mouvement de colère.

—Diable ! oui, c'est vrai ! maugré-t-il. Quand je te dis que la blonde est une matoise !... Elle se sera tout de suite aperçue du fracas de l'escalier et elle en a tiré parti... Tout ça, c'est louche... Faudra voir à voir !

Et de fait, Victoire avait raison quand elle s'était émerveillée sur la beauté de Mme d'Armangis.

Fraîche et bien reposée, elle était sortie de sa chambre vêtue d'un blanc peignoir, tout couvert de dentelles, qui, loin de dissimuler les formes, accusait, en se nouant à la taille, toutes les richesses d'un buste que n'emprisonnait aucun corset.

En ce négligé du matin et avec ses magnifiques cheveux, négligemment relevés en femme qui ne s'est pas encore coiffée, elle avait si bien l'air de sortir du lit que Paul Avril, quand elle lui était apparue, était resté ébloui par la merveilleuse beauté de cette splendide créature qui affrontait hardiment le regard à cette heure délicate du réveil, où tant de femme ont besoin de redemander aux secrets de la toilette cette fraîcheur de teint ou cet éclat de beauté dont on les complimentait la veille.

Outre qu'elle était belle au possible, elle était si séduisante de grâce et d'élégance, sous son blanc fouillis de dentelles, que le jeune homme fasciné n'avait pu trouver le premier mot du matinal bonjour. L'œil enfiévré par une longue nuit d'insomnie,

il la regardait, immobile, muet, stupidement en extase devant cette sirène qui avait dormi à quelques pas de lui.

Ce fut Mme d'Armangis qui, sans paraître s'apercevoir de son trouble, prit la première la parole. Elle vint à lui, souriante et vive, lui tendant affectueusement les mains, et d'une voix familière et bien franche :

—Comment monsieur mon frère a-t-il passé la nuit ? demanda-t-elle en faisant suivre sa question d'un frais et mélodieux éclat de rire.

Comme Avril, étranglé par l'émotion, cherchait vainement à répondre, elle pencha vers lui son visage en ajoutant avec une petite moue moqueuse :

—Allons, embrassez votre sœur... cela vous déliera peut-être la langue.

Les lèvres de l'amoureux se posèrent si brûlantes que Mme d'Armangis dut se débattre sous son baiser en s'écriant :

—Oh ! oh ! j'ai dit : " votre sœur " et il me semble que vous dépassez l'embrassade fraternelle.

Elle s'était vivement reculée de trois pas et, tout en feignant de rajuster son peignoir légèrement froissé autour du cou, soin qui n'eut d'autre résultat que de mieux faire plaquer l'étoffe sur sa poitrine, elle reprit en rougissant un peu :

—Vous m'aviez pourtant bien promis de vous guérir de votre folie.

Puis, passant aussitôt à un autre sujet :

—Vous le voyez, j'ai donné l'ordre à Victoire de nous monter à l'avenir nos repas dans ce salon, nous y serons plus chaudement que dans les salles du rez-de-chaussée... et surtout plus à l'abri de la curiosité de cette fille et de son père.

—Oh ! leur curiosité !... fit Avril en secouant mélancoliquement la tête.

—Oui, je vous comprends ; leur curiosité n'a pas sujet de s'exercer... et vous le regrettez, n'est ce pas ? Pourvu que je cédaisse, peu vous importerait que ces gens en fussent instruits.

—Ne dites pas cela, Berthe !... Le secret de mon bonheur resterait profondément enfoui dans mon cœur, je vous le jure.

—Vous me le jurez, reprit-elle en souriant. Hier soir, ne m'aviez-vous pas aussi juré complète obéissance à ma volonté, résignation absolue à mes décisions... Là-dessus, je m'endore sur la foi des traités et, une heure après, celui qui m'avait promis d'attendre si patiemment secouait doucement ma porte en implorant déjà une réponse... Sans un verrou qui m'a mise à l'abri, le très-humble esclave serait entré en révolte.

—J'étais fou d'amour, Berthe... et puis, hier, vous aviez daigné me donner un peu d'espoir.

—C'est donc cet espoir que vous vouliez voir si vite se réaliser... Vous n'avez pas la patience longue, convenez en.

Après ces mots dits d'une voix gaie et railleuse, Mme d'Armangis, s'accoudant sur la table, posa son menton sur ses mains et ajouta :

—Voyons, Paul, parlons un peu raison.

Dans cette position, les larges manches du peignoir avaient glissé et, s'étalant en rond autour des coudes, elles exposaient, en leur blanche nudité, deux bras modelés aux yeux d'Avril.

Elle continua d'une voix sérieuse :

—Il y a quinze jours, quelqu'un vous eût dit : Regardez cette belle Mme d'Armangis, si fière, si fêtée, qui voit à ses pieds tant d'adorateurs !... il viendra une heure où, risquant sa réputation, abandonnant tout pour vous, elle ira partager votre solitude dans quelque coin ignoré. " Si on vous avait alors tenu

ce langage, répondez-moi franchement, auriez-vous cru à la réalisation d'un tel avenir ?

—Non, dit l'héritier.

—Et, pourtant nous voici aujourd'hui tous deux réunis en ce village perdu... A mon âge, Paul, on est ridicule quand on emploie toutes les simagrées dont use une fausse vertu qui ne demande qu'à se rendre. Il faut se donner sans hésitation ou refuser nettement. A quarante ans, une faute ne vous surprend pas : on la commet à bon escient ou on s'en abstient sans marchandier avec soi-même.

Et, se mettant à sourire :

—En un mot, dit-elle, c'est une question de verrou qu'on ouvre franchement ou qu'on ferme résolument à l'heure de la suprême décision.

A ces paroles, qui réveillaient en lui le souvenir de la nuit passée, Avril lui adressa un regard si tristement désespéré qu'elle partit d'un joyeux éclat de rire.

—Avant d'ouvrir ce verrou, continua-t-elle, une femme est-elle donc bien coupable de demander à celui qui implore : Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Ne me tendez-vous pas un piège ?

A ces derniers mots, Paul crut entendre la voix de la prudence qui lui murmurait à l'oreille :

—Garde à toi !

Alors, en même temps, se retraça, dans son souvenir, cette scène où Bourguignon, refusant de révéler le passé de Mme de Josères, offrait de lui dévoiler la vie de Mme d'Armangis.

—Suis-je sur une pente fatale ? se dit-il.

Mais aucune sage méfiance pouvait-elle tenir devant cette femme dont les enivrantes effluves lui montaient au cerveau ?

Pendant la courte hésitation de sa dupe, Mme d'Armangis tout en jouant pour lui l'émotion d'une peureuse incertitude de l'avenir, était en proie à une réelle et secrète crainte.

—Va-t-il m'échapper ? se demandait-elle.

Elle fut promptement tirée de cette angoisse par la voix de Paul qui, en s'agenouillant à ses pieds, reprit d'un ton triste et doux :

—Vous attirer dans un piège ? Oh ! ne conservez pas une telle crainte, ma belle adorée.

—Il est à moi ! pensa la sirène dont le regard, filtrant à travers ses longs cils baissés, avait plongé dans les yeux étincellants du jeune homme.

—Puis-je attirer dans un piège l'ange qui m'a sauvé de celui où je devais périr ?

Sur cette allusion au rôle de protectrice, que répétait l'héritier pour la troisième fois, la grande dame avait soudainement relevé la tête et elle allait sans doute interroger Paul quand une phrase de ce dernier appela tout à coup sa curiosité sur un autre point.

—Oui, continua-t-il, vous m'avez sauvé. Pourquoi ne pas avouer votre bonne action ? Craignez-vous donc que mon cœur ose vous reprocher le passé ?

—Le passé ? répéta Berthe étonnée.

Le jeune homme crut imprudent de trop appuyer sur une explication et, secouant la tête, il se contenta d'ajouter ces quelques mots :

—Je veux vous faire oublier l'indigne amour de M. de Valnac.

—De Francis ?... de mon frère ? prononça Mme d'Armangis sur le ton de la plus sincère surprise.

A ces mots un frénétique transport de joie s'empara d'Avril qui lui couvrit les mains de baisers en balbutiant d'une voix haletante de bonheur :

— Ah ! chère âme, que vous venez de me faire heureux en m'apprenant que M. de Valnao est votre frère. Quand j'ai découvert qu'il avait habité cette maison... où vous m'aviez envoyé vous attendre... et quand, surtout, j'ai eu bêtement prêté l'oreille aux canoans de Janerot au sujet des dettes payées par vous, j'ai cru que...

Comme il s'arrêtait sans oser continuer, Berthe reprit avec une petite moue souriante :

— Oh ! je devine la fin de votre confession, monsieur le jaloux.. Vous avez cru que vous arriviez second dans mon cœur, et de mon frère vous avez fait un rival... Hein ! est-ce bien cela ?

L'héritier répondit d'un signe de tête.

Mme d'Armangis, à cet aveu, abaissa son plus doux regard sur le jeune homme prosterné devant elle, et, de ses doigts mignons lui caressant les boucles de la chevelure, elle murmura tendrement à mi-voix :

— Non, Paul, ne soyez pas jaloux de ce passé, où nul n'a su faire battre un cœur qui ignorait le véritable amour.

— Dans le passé, dis-tu... et maintenant, Berthe ? balbutia-t-il, frissonnant sous la caresse de cette main qui s'égarait sur sa tête.

Puis, ses bras se nouant autour de la taille de Berthe, il répéta d'un ton ardent :

— M'aimes-tu ? Réponds-moi. M'aimes-tu ?

Rougeâtre, elle chercha d'abord, sans répondre, à se dégager de l'amoureuse étreinte ; puis, comme vaincue, elle ferma les yeux. Alors, brusquement, elle saisit à deux mains la tête d'Avril et, lui mettant un baiser au front, elle souffla bien bas :

— Oui, je t'aime !

Ces mots à peine prononcés, elle eut honte de sa faiblesse. Avant qu'il pût la retenir, elle s'arracha de ses bras et, s'élançant vers la chambre à coucher, elle disparut à ses yeux.

Si prompt que fût Avril à vouloir la rejoindre, il atteignit la porte au moment où le bruit du verrou se fit entendre.

— Ouvre ! ouvre ! implora-t-il.

Berthe garda le silence.

Pendant dix minutes, il s'épuisa en prières sans obtenir une réponse. Exaspéré d'amour, il allait s'élaner contre cet obstacle qui restait obstinément fermé, quand derrière lui se fit entendre une voix un peu moqueuse qui demandait :

— Est-ce que monsieur désire quelque chose ?

En se retournant, il vit la tête de Janerot qui passait par l'entre-bâillement de la porte du salon ouvrant sur le couloir.

— Qui t'a appelé, rustre ? s'écria-t-il, furieux de l'apparition du paysan.

— Faut pas m'en vouloir d'une bonne intention, notre bourgeois. En vous écoutant d'en bas, j'ai cru que vous aviez besoin, et je suis monté pour vous offrir mes petits services.

Éclatant ensuite de son gros rire :

— Parguienne ! fit-il, je suis tout heureux de m'être trompé. Quand je craignais de vous trouver indisposé, j'aime bien mieux vous voir ainsi vous amuant à vous cogner la tête sur une porte... Drôle de plaisir tout de même !... En v'là un tapage qui aurait gêné madame votre sœur si elle avait été chez elle.

— Berthe n'est pas dans sa chambre ? exclama Paul.

— Voilà près de dix minutes qu'elle se promène au soleil dans le jardin.

— Mais je ne l'ai pas vue sortir.

— Elle sera partie par l'autre issue, celle du couloir, dit Janerot.

Il n'avait pas achevé que l'amoureux, le bousculant au passage, s'élançait dans l'escalier à la poursuite de Mme d'Armangis.

— Ouais ! fit le villageois quand il se vit seul, drôle de frère qui cherche à enfoncer la porte de sa sœur !

Il tenta à son tour d'ouvrir la communication. En la sentant résister, il lâcha un nouveau rire.

— Eh ! eh ! une sœur qui se barricade, c'est rudement louche ! Faut voir à voir un brin.

Le bonhomme sortit du salon et, par la porte du couloir dont elle avait oublié de retirer la clef, il pénétra dans la chambre à coucher de Mme d'Armangis.

De ce côté se voyait un énorme verrou poussé à fond dans sa gâche, que le rustaud, un moment, regarda en silence d'un air moqueur.

— Il m'intéresse, le petit... J'ai bien envie de faire quelque chose pour lui, murmura-t-il.

Il alla d'abord prudemment à la fenêtre pour regarder, à travers le rideau, ce qui se passait au jardin.

— Ah ! les voilà qui se promènent là-bas... Fait-elle sa sainte-nitouche, la Parisienne... et comme l'autre la regarde avec un air de gober des mouches !... Elle doit le rouler, que c'est un bonheur !

Puis il revint devant le verrou et tira de sa poche un énorme couteau qu'il ouvrit en grognant tout joyeux :

— Ah ! tu te méfies de moi, la belle matoïse... Eh bien ! je vais te jouer une jolie farce.

En ce moment, Berthe, tout emmitouffée dans un manteau de fourrures qu'elle avait jeté par-dessus son poignoir, marchait doucement au soleil en s'appuyant sur le bras d'Avril, et lui disait d'un timbre qui jouait la plus tendre émotion :

— Maintenant que vous êtes parvenu à m'arracher mon secret... daignerez-vous, beau vainqueur, me confier le vôtre ?

Et, gracieuse, elle coucha sa tête sur l'épaule du jeune homme ; puis, après un long regard tout langoureux d'amour, elle murmura mélodieusement à l'oreille d'Avril enivré :

— Qui es-tu, mon Paul adoré ?

Après avoir effleuré des lèvres le blanc satin de ce front qui se tendait vers lui, l'héritier répondit en hésitant :

— Qui je suis, Berthe ?... veux-tu donc tant le savoir ?

— Est-ce que j'ai une volonté maintenant, monsieur mon maître ? débita-t-elle d'un ton langoureusement câlin. Non, tiens, je ne veux plus rien apprendre... Ce qui m'a surtout attirée vers toi, c'est le mystère qui t'entoure... On parle souvent des étranges fantaisies du cœur des femmes, et on a raison, je le reconnais aujourd'hui... Écoute ce que je vais t'avouer... et n'en ris pas... Je crois que je t'aimerais tout autant.. fusses-tu le dernier des hommes.

— Oh ! oh ! fit le jeune homme en riant, sais-tu que te voici à deux doigts de voir en moi un chef de brigands !

— Dame ! mon cher ténébreux, avoue que je serais bien excusable de le croire un peu ? dit Mme d'Armangis avec une adorable moue moqueuse.

Et, croisant ses deux mains sur le bras de Paul, elle s'appuya languissamment et continua d'une voix enfantine :

—Tu ne me gronderas pas si je t'avoue ce que j'avais d'abord pensé sur toi ?

—Non. Parle, je t'en supplie.

—Eh bien, quand tu m'as été présenté, dans ma loge des Italiens, par M. de Jozères et le docteur Perrier... deux hommes qui, j'en ai la conviction, doivent être de...

—Oh ! noble... de véritables coquins, tu peux le dire.

Mme d'Armangis ouvrit tout effarés ses beaux yeux et balbutia tremblante :

—Mais alors, d'où vient l'intérêt que ces hommes te témoignent ?... Peut-être cache-t-il une embûche dans laquelle ils veulent t'entraîner ! Oh je t'en supplie, Paul, ne sois pas imprudent... souviens-toi que tu n'es plus seul... que je...

Et, peureuse en même temps que pudique, elle cacha sa tête dans le sein de l'héritier en murmurant la fin de sa phrase :

—...Que je t'aime !

Paul couvrit de ses baisers la magnifique chevelure blonde dont l'enivrant parfum lui montait au cerveau, puis relevant ce beau visage éploré :

—Ne tremble pas, ma bien chérie. Je n'ai rien à redouter d'eux, car je suis leur maître.

—Leur maître ! répéta-t-elle en secouant la tête d'un air de doute craintif.

—Je les tiens en ma puissance, te dis-je.

—Ils sont pourtant, prétend-on, bien redoutables, bien forts, bien audacieux, insista Berthe, que le jeune homme sentait frissonner de peur à son bras.

—Oui, ils sont tout cela pour les autres... mais pas pour celui qui sait le secret de leur passé.

Mme d'Armangis tourna brusquement vers lui sa figure empreinte d'un naïf étonnement.

—Tu connais leur passé ? s'écria-t-elle.

—Oui. Je suis en possession d'un talisman qui les soumet à ma volonté, dit Avril dont, instinctivement, la main s'éleva à la hauteur de la poche de son habit qui renfermait le calepin rouge légué par le chevalier de Saint-Dutasse.

Ce geste fut aperçu par Berthe.

—C'est là ! pensa-t-elle.

Sa mine reprit aussitôt son expression d'inquiétude, et pendant que d'une main elle se suspendait alarmée au cou de Paul, de l'autre elle tirait le drap de l'habit, en prononçant d'une voix anxieuse :

—Tu ne me trompes pas ?... Tu n'as vraiment rien à craindre de ces deux hommes ! Bien vrai, n'est-ce pas ? Songe à mes angoisses s'il me fallait trembler pour toi !

Et, tout en se serrant sur la poitrine de sa dupe, elle se disait :

—C'est un calepin ou un portefeuille... il me le faut avant ce soir.

—Non, belle peureuse, rassure-toi. Je t'affirme que, loin de songer à me nuire, ces drôles ont compris que leur intérêt est de m'assurer le plus brillant avenir.

Une joie subite resplendit sur les traits de Mme d'Armangis qui, pourtant, bégaya en pesant plus fort sur le bras du jeune homme :

—Ah ! le bonheur me trouve moins forte que la crainte... la joie fait mal... je me sens faible... Rentrons.

Paul enlaga d'un bras la taille de Berthe qui chancelait et, petits pas, les yeux dans les yeux, elle renversée sur son épaule et la main posée sur son cou, ils regagnèrent, muets et se sou-

riant, le petit salon. Sur le divan, la grande dame se laissa tomber, pâle, en fermant les yeux et la main appuyée sur son cœur.

—Souffres-tu ? s'écria Paul.

—Oui, mais de contentement. La douce émotion qui m'enivre le cœur m'étouffe un peu, dit-elle d'une voix faible.

Puis, rouvrant ses yeux qui s'attachèrent brillants de tendresse sur Avril, elle murmura après un long soupir :

—Ah ! qu'il est doux d'aimer !

Et, avec un adorable sourire, elle ajouta :

—Il faut bien que je fasse mon apprentissage de femme qui aime.

—Ainsi te voilà rassurée contre de Jozères et Perrier reprit Avril.

—Oui... pour toi, répondit elle d'un ton qui avait gardé son tremblement.

—Comment ? pour moi ! Te crois-tu menacée ? De quoi peux-tu donc avoir peur ?

—De l'avenir, fit Berthe redevenue triste. Qui sait si ces hommes, quand ils découvriront notre liaison, ne croiront pas que je suis un obstacle à leurs projets ? Alors leur rage se tournera contre moi... et, bientôt, ce bonheur, que mon amour aura espéré, s'écroulera, sapé par eux.

—Ne suis-je pas là pour te défendre ?

—Me défendre ? répéta-t-elle mélancoliquement. Quel genre de défense opposerez-vous donc, par exemple, à leurs railleries qui égratigneront sans cesse votre vanité ? Et demain, honteux d'aimer une vieille femme, vous la quitterez pour une jeune épouse.

Secouant la tête, et comme si elle se parlait, elle continua à mi-voix :

—Il faudrait que mon bonheur fût défendu par moi-même contre ces hommes... et ils verraient alors avec quelle énergie je saurais combattre tout ennemi d'un amour qui me ferait vaillante... Malheureusement, ces gens m'échappent... je n'ai aucun moyen de vengeance qui puisse les effrayer.

—Je te le donnerai, s'écria l'héritier emporté par le désir de la convaincre.

—Quand ?

—Le jour où ils te menaceront.

—Qui m'assure que ce jour-là vous m'aimerez encore et qu'ils ne vous rendront pas un service ? A quoi me servira ce moyen de protéger ma félicité, s'il m'arrive à l'heure où vous ne m'aimerez plus ?

Et, montrant du doigt cette cravache de femme qui, nous l'avons dit, était posée sur le marbre de la cheminée du salon, Berthe ajouta :

—Qu'importe le don d'une cravache le lendemain du jour où le cheval est mort ?

Eplorée, elle renversa sa ravissante tête sur les coussins du divan et d'une voix mourante :

—Paul, dit-elle, il faut nous séparer. Renouons à notre beau rêve.

A la pensée qu'elle allait lui échapper, Avril, oubliant toute prudence, et, bien bas à l'oreille, il lui souffla :

—Veux-tu que je te livre ces hommes ?

Sans précipitation, sans le plus petit signe de joie subite, elle tourna vers lui ses yeux humides de larmes.

—Quand ? dit-elle.

—Ce soir... si tu veux !

A ces mots qui imploraient sa défaite, madame d'Armangis tressaillit de tout son être, puis elle fit de la tête un faible signe négatif.

—Tu refuses ? gémit l'héritier avec la plus déchirante intonation.

Elle lui posa vivement la main sur la bouche pour étouffer cette navrante plainte et, reprenant le tutoiement abandonné par elle :

—Tair-toi ! tu me brises le cœur ! laisse moi tout mon courage pour te résister, dit elle en éclatant en sanglots .

—Ton courage ? Ne veux-tu donc pas renoncer à ce cruel projet de m'abandonner ?

Elle resta muette à cette question.

Avril lui saisit les mains, et, les serrant à les briser dans les siennes, il gronda avec une sorte de rageuse désespérance .

—Parle, mais parle douc... ce silence me fait trop souffrir.

—Oui, Paul, dit-elle, j'aurai quitté cette maison avant ce soir.

En entendant cette réponse, le jeune homme étreignit furieusement Berthe qui se redressait avec effort sur le divan, et, à demi fou de douleur, il cria :

—Non, non. Reste, si tu ne veux pas ma mort. Tout à l'heure tu reconnaissais qu'il est si doux d'aimer... Pourquoi maintenant t'arracher à ce bonheur qui, tu l'as dit, se révélait à toi ?

—Je te le répète, j'ai peur !

Et comme, après ce mot, madame d'Armangis se débattait pour se soustraire à l'étreinte d'Avril, leurs bouches se rencontrèrent.

Alors leurs lèvres s'unirent brûlantes !

Sous cette caresse, Paul perdit le peu de sang-froid qui lui restait. Il oublia le " donnait donnant " qu'il avait d'abord fixé comme condition, et, dans son imprudente confiance, il posa les armes avant d'avoir gagné la victoire.

Pendant ce long baiser, il fouilla dans la poche de son habit et en tira le calepin.

—Tiens, dit-il, voici mon talisman.

Au lieu de tendre aussitôt une main avide vers le livre, la sirène donna subitement à ses traits l'expression du plus profond étonnement.

—Qu'est-ce cela ? fit elle.

—Sur ces pages sont écrits tous les honteux secrets de gens que de M. Saint-Dutasse a surveillés durant sa longue vie. A son lit de mort, il me l'a légué pour m'en servir à me créer une brillante position.

—Et toutes ces révélations... tu les a lues ? demanda Berthe en hésitant.

Bien qu'il n'eût pas encore pu parvenir à déchiffrer le grimoire du défunt chevalier, l'héritier n'en répondit pas moins avec assurance :

—Oui, je les sais par cœur.

—Il ment ! pensa-t-elle, car ma vie doit être détaillée tout au long dans ce livre, et il n'en a pas la moindre connaissance.

Au même moment, Avril se disait :

—Elle sera peut-être plus habile que moi à débrouiller le griffonnage du chevalier.

Puis, à haute voix, il poursuivit :

—La puissance que me donne ce recueil, je veux que tu la partages avec moi, Berthe ; je te livre mon arme sans condition... sans que tu aies encore prononcé ce oui que mon cœur te promet d'attendre.

Et il glissa le calepin dans la poche du poignoir de Mme d'Armangis, qui murmura d'une voix troublée :

—Refuse-t-on bien longtemps son propre bonheur ?

Le volume venait de disparaître quand un long craquement troubla le silence de la maison.

—On monte l'escalier, dit-elle vivement en faisant signe à l'amoureux, agnouillé, de s'éloigner d'elle.

Quand apparut Victoire, suivie de son père, Berthe, une broderie à la main, écoutait Paul qui, à quelques pas et adossé contre la cheminée, causait en maniant tout machinalement la cravache qu'il avait prise sur le marbre.

—Madame désire que je serve aussi le dîner dans ce salon ? demanda la cuisinière.

—Oui, Victoire.

—Voici déjà la vaisselle, dit Janerot en déposant le large panier dans lequel il avait monté les ustensiles de table.

Tout en aidant sa fille à dresser le couvert, le paysan faisait ses petites réflexions.

—Pas plus fière et sœur qu'une carotte et un navet, je le parie. Faudra voir à voir quand j'aurai parlé dans le tuyau de l'oreille du freluquet... Fidèlement jolie, la pimbidèhel... Si le petit n'est pas un ingrat, il me payera une chandelle de lueur.

La présence de Victoire, et surtout celle de son père, qui montait à tout propos, empêcha le souper des amoureux d'être intime, et madame d'Armangis le fit si bien traîner en longueur, qu'il était déjà plus de dix heures quand Victoire reçut l'ordre de desservir. Janerot, par le faux zèle dont il voilait son espionnage, avait eu le don d'agacer la grande dame, qui guettait une imprudence du paysan pour se débarrasser de cet incommode surveillant.

—Ah ! oui, enlève vite, mon enfant, car il est grandement temps d'aller dormir, s'écria-t-il en entendant l'ordre de retirer le couvert.

—Il paraît, Janerot, que vous n'êtes pas habitué à veiller si tard ? dit tranquillement Berthe.

—Dame ! nous autres de la campagne, madame de Jozères, nous avons coutume de nous coucher avec les poules.

—Alors vous êtes bien niais de vous imposer une fatigue dont vous pouvez parfaitement vous exempter... attendu que nous avons engagé Victoire seule pour nous servir. Restez chez vous demain, mon brave. Si vos bons offices nous deviennent utiles, nous vous le ferons savoir... mais, pour le moment, votre fille nous suffit amplement.

A ce congé qu'il recevait, le visage du bonhomme conserva sa niaise expression.

—Ce que j'en fais, moi, dit-il, c'est uniquement par pur dévouement... car c'est pas pour ce que j'y gagne, attendu que les appointements sont à Victoire.

—C'est précisément pour cela que nous ne voulons pas abuser de votre complaisance. Ainsi donc, demain vous demeurerez chez vous, appuya Mme d'Armangis d'un ton sec.

—Au fond, je n'en suis pas fâché, car nos légumes commençaient à pâtir de mon absence, ajouta le villageois avant de suivre Victoire qui se retirait.

Leurs pas faisaient encore gémir l'escalier que Paul donnait ce conseil à Berthe :

—Peut-être ferions nous bien de joindre un peu d'argent au congé reçu par cet homme qui, malgré son apparente insouciance, doit s'en aller furieux.

—C'est vrai. Cours lui porter un ou deux louis, commanda-t-elle.

Avril rattrapa le rustre dans le jardin.

—Tenez, voici pour adoucir votre regret de nous quitter, dit-il en lui glissant deux louis dans la main.

Au clair de la lune, Janerot vit briller l'or.

—Des jaunets ! ricana-t-il. Je crois bien que si, à ceux là, vous en ajoutiez encore deux autres, je vous communiquerais une drôle de découverte que j'ai faite dans la maison.

L'héritier devina une utile révélation.

—Parle, fit-il en donnant deux autres louis.

—Eh bien, notre bourgeois, apprenez que là-haut... je ne sais pas pourquoi, par exemple... les verrous qui ont résisté une première fois deviennent, à la seconde, de vrais fromages mous... Il n'y a qu'à pousser un peu fort pour les faire céder.

Et, lui montrant le dos sans plus rien dire, le rustaud reprit le chemin de sa chambre en grommelant :

—Faut espérer que je n'ai pas parlé dans l'oreille d'un idiot.

Tout en se répétant cette singulière confidence, Avril se hâta de regagner le petit salon.

En y arrivant, il le trouva désert.

Dès qu'elle l'avait vu disparaître à la poursuite de Janerot, madame d'Armangis avait couru s'enfermer dans sa chambre et, avec un sourd cri de joie sauvage, s'était saisie du calepin rouge qui, depuis quatre heures déjà, était enfoui dans sa poche sans que, devant le jeune homme, elle eût rien fait paraître de son irritante impatience de feuilleter ce livre.

—Enfin il est dans mes mains ! se dit-elle, quand, seule, elle put le dévorer d'un regard étincelant d'une indicible satisfaction.

Sous son doigt fébrile qui pesait sur la tranche, les pages du calepin tournèrent rapides, se montrant toutes, au passage, noiciés de la fine écriture du chevalier. Dans ce premier et sommaire examen, elle ne fit que constater les lignes nombreuses et menues qui couvraient le papier et ne s'aperçut pas de l'indéchiffable caractère de ce texte.

—Vraies pattes de mouches ! J'en aurai à lire jusqu'au point du jour ! pensa-t-elle.

Puis, comme elle entendait remonter Avril, elle se mit à sourire en murmurant :

—Demain matin, ce crédule garçon trouvera sa colombe envolée.

Et, à haute voix :

—Est ce toi, Paul ? demanda-t-elle en entendant l'héritier frapper discrètement à la porte.

—Oui, chère âme. Me quittes-tu donc si tôt ?

—Bonsoir, frère, répondit-elle.

—Frère... encore ? soupira le jeune homme suppliant.

La porte se rouvrit à moitié et, par l'entre-baillement, Berthe avança son délicieux visage, en disant d'un accent qui tremblait d'une pudique émotion :

—Sois généreux ! Laisse-moi encore ce soir te demander un baiser de frère.

—Et demain ? implora timidement l'amoureux en posant ses lèvres sur le front qui lui était offert.

La tête de Mme d'Armangis disparut et, derrière la porte qui venait de se refermer, sa voix répondit :

—Demain, à la même heure, nul obstacle n'existera plus pour toi.

Et, en même temps, retentit le bruit du verrou poussé par elle.

Les paroles de Janerot revinrent à la mémoire d'Avril en entendant le choc de la targette.

—Il claque ferme, ce verrou que le bonhomme prétend être en fromage mou ! se dit-il en regagnant sa chambre lentement.

Pendant qu'il s'éloignait, la jolie femme, l'oreille collée à la porte, écoutait s'éteindre le bruit de ses pas.

—Allons, fit-elle moqueusement, le bousoir fraternel s'est encore bien passé. Mon enflammé a consenti assez facilement à mettre des cendres sur son feu jusqu'à demain... Enfin la voilà finie, cette fatigante et interminable journée de comédie amoureuse !

L'horloge de l'église du village tinta onze heures dans le silence de la nuit au moment où Berthe, qui venait de se mettre au lit, ouvrit le calepin.

—Oh ! quel grimoire ! pensa-t-elle d'abord à première vue du griffonnage de M. de Saint-Dutaste.

Mais quand, avec plus d'attention, elle voulut comprendre le sens de toutes ces lignes qui apparaissaient inintelligibles à ses yeux, elle demeura stupéfaite. D'une main nerveuse, elle fit tourner les feuillets pour s'assurer si, à quelques endroits du carnet, le chevalier s'était départi de son mystérieux système d'écriture.

Dans tout le livre deux choses seules, en caractères usuels, étaient compréhensibles.

D'abord les titres des chapitres. Sous son doigt qui poussait les pages, Mme d'Armangis lut successivement au passage les rubriques suivantes : " La mort d'un premier mari. — Aventure galante d'un dragon. — Les amours de Nicole. — Les honoraires du médecin. — Le mariage de Mme Perrier. — Le drame de la maison Faustol. — Les exploits de François Bédache, veuve Pillois, etc., etc. "

Outre ces titres, se trouvaient encore, à la fin du volume, deux lignes, également intelligibles, dont la lecture fit tressaillir Mme d'Armangis. En forme de post-scriptum à ces longs récits, M. de Saint-Dutasse avait ajouté cette mention : " Des honteuses ou criminelles turpitudes relatées en ce livre, les irréfutables preuves ont été déposées par moi en lieu sûr. "

—Les preuves ! oui, c'est vrai ! balbutia-t-elle effrayée, il me fut les preuves ! sans elles, tous ces secrets, quand bien même j'arriverais à les déchiffrer, sont lettre morte pour moi.

Et, frémissante de peur, elle songea que son passé la faisait première intéressée à posséder ces preuves. Quand elle était venue rejoindre sa dupe en cette retraite, son projet avait été de désarmer l'héritier, mais sans savoir encore quelles étaient ses armes. Durant les heures que le calepin était resté dans la poche du peignoir où le jeune homme l'avait glissé et d'où elle n'avait osé le sortir, Mme d'Armangis, faute de connaître le contenu de ce livre, avait pu se croire sauvée. Cette mention finale lui prouvait qu'elle était loin d'avoir rien gagné. Au lieu d'être annexées aux récits qu'elles concernaient, les preuves en avaient été prudemment distraites et, comme le relatait la note, mises à l'abri.

—Moi qui voulait partir demain, laissant ici ce garçon sous l'orme ! grondait-elle avec rage.

Il était urgent d'arracher ces preuves à celui qu'elle en croyait possesseur, et, pour arriver à ce but, il était nécessaire de continuer la comédie d'amour à laquelle il s'était laissé prendre. En mauvaise créancière, qui avait la ferme intention de

ne pas payer, elle ne pouvait se dissimuler qu'il lui fallait, pour réussir, un laps de deux ou trois jours pendant lesquels Avril devrait se contenter de l'ombre au lieu de la proie.

—Bah ! fit-elle, en jouant les dernières hésitations d'une pudeur expirante, je saurai faire patienter encore mon imbécile et l'envoyer ronfler à l'écart.

Et elle se remit à la tâche de déchiffrer le grimoire de feu de Saint Dutasse.

Or, pendant que la rusée créature le traitait d'imbécile, Paul Avril était loin de ronfler, ainsi qu'elle le supposait. Après être rentré dans sa chambre, le pauvre amoureux s'était tristement assis dans un coin, car il était trop certain de ne pouvoir fermer l'œil de la nuit pour penser à se coucher. Il avait donc pris un livre. Mais, à la vingtième ligne, l'image de Berthe, en lui apparaissant, avait rendu toute lecture impossible. Sa pensée avait aussitôt voyagé en s'accrochant à cette espérance qu'il venait de donner à son idole le dernier baiser "de frère" et que demain, à pareille heure, il serait dans le sanctuaire qui, ce soir, lui avait été encore interdit.

Mêlant le passé à l'avenir, il entendait encore frémir à son oreille cette suppliante voix qui, dans la scène du souper, avait par son "Je vous en supplie !" arrêté la main qui se portait aux cordons du masque. Cette voix, il l'entendrait demain ! Elle retrouverait, à son heure, cette intonation de pudeur aux abois qui, se sentant trop faible pour résister, en appelle à la générosité du vainqueur...

—Depuis une heure elle dort, se dit-il, quand, au clocher de l'église, sonna lentement, minuit.

Pour le plaisir d'écouter, en venant à la porte, le doux souffle de sa belle endormie, il sortit bien doucement et sans bougie de sa chambre, et mit le pied dans le salon.

Au bas de la porte de Mme d'Armangis se détachait, dans l'obscurité, une bande lumineuse,

—Elle a oublié d'éteindre sa lampe avant de s'endormir, pensa-t-il d'abord.

Puis, il en arriva peu à peu à supposer que Berthe, elle aussi, n'avait pas trouvé le sommeil... que dans son insomnie elle songeait à lui... qu'elle l'attendait peut-être, malgré ce délai imploré par elle. Il se dit que la fortune appartient aux audacieux... Mais il eut beau chercher mille raisons pour se persuader que Berthe souhaitait sa venue, il en arrivait toujours à ce raisonnement que, s'il en eût été ainsi, elle n'aurait pas poussé le verrou après son fraternel bonsoir. Puis, après cette triste conclusion, il se cramponnait aussitôt à une supposition.

—A moins qu'elle ne l'ait ouvert après mon départ... espérant mon retour, se disait-il.

Et, immobile dans l'ombre du salon, il restait les yeux fixés sur la traînée lumineuse apparaissant au bas de cette porte qui le séparait de la femme aimée.

Dans sa cervelle en feu bourdonnait aussi cette triviale confidence de Janerot que des verrous, qui résistaient la veille, était le lendemain en "fromage mou."

—Si Janerot avait dit vrai !

Il retourna dans sa chambre chercher la bougie qu'il vint poser sur la cheminée du salon pour éclairer la poignée de la serrure qu'il lui fallait saisir sans tâtonnements qui pussent être entendus.

—Si Janerot a menti et que ma tentative échoue, aucun bruit du moins n'en aura donné connaissance à Berthe.

Bien doucement, il tourna le bouton de la serrure d'une

main et, appuyant l'autre à plat sur la porte, il poussa un peu fort, comme l'avait prescrit le paysan.

La porte s'ouvrit béante !

Le paysan avait dévissé la gâche du verrou. Sous la pesée, elle venait de s'arracher de son entaille qui, seule, la retenait.

A la première vue du jeune homme, Berthe avait compris qu'il allait s'élançer et, d'un brusque mouvement, elle s'était rejetée dans la ruelle, se ramassant sous elle, prête à bondir pour éviter d'être saisie.

Quand, pour l'atteindre, Avril se pencha de toute la largeur de la couche qui les séparait, elle esquiva la prise par un mouvement de côté et, franchissant le lit, elle s'élança dans le milieu de la chambre et s'enfuit vers le salon. Elle voulait gagner le couloir, sans réfléchir que, où s'enfuyât elle dans cette maison qu'ils habitaient seuls, elle finirait par tomber en son pouvoir.

—Je suis perdue ! se disait-elle.

Par ce mot "perdue" elle ne s'inquiétait pas de sa vertu en péril, mais elle pensait que sa défaite allait anéantir cette toute puissance qu'elle voulait exploiter pour se faire livrer les papiers compromettants.

Avant qu'elle eût atteint le couloir, les deux bras de Paul s'étaient refermés sur elle et l'entraînaient vers le divan du salon.

—Paul, on vient ! murmura-t-elle presque étouffée.

En effet, des pas pressés retentissaient sonores, dans le calme de la nuit, sur la terre, durcie par le froid, des allées du jardin.

Mais Avril était incapable de rien entendre, et, d'un violent effort, il souleva sa proie pour la jeter sur le divan.

Quel que fût le secours qui venait, il fallait lui donner le temps d'arriver. Tout en se débattant dans cette inégale lutte, Mme d'Armangis songea en dernier recours aux larmes et à la prière.

—"Grâce ! je vous en supplie !!!" implora-t-elle d'une voix brisée.

Le hasard lui avait amené aux lèvres ces mêmes mots du souper qui, depuis quinze jours, sonnaient si mélodieusement à l'oreille de notre héros.

L'effet en fut immédiat, car le jeune homme, ouvrant aussitôt les bras, poussa un cri de rage.

Et, comme ses yeux venaient de rencontrer la cravache placée sur la cheminée, il s'en saisit aussitôt et elle s'abattit sifflante sur les épaules de Berthe, qui bondit de douleur en criant

—Misérable !!!

A cette insulte, un second coup de cravache vint lui tracer sur le visage un sanglant sillon.

Au même moment, Francis de Valnac apparaissait sur le seuil du salon.

Il était suivi de Bourguignon.

Commencé le 3 Juillet 1884—[No 236]. (A CONTINUER.)

o— AUTRES AVANTAGES —o

Toute personne qui nous enverra la souscription de deux nouveaux abonnés recevra comme prime l'une des années ci-après mentionnées, à son choix ; celle qui nous enverra la souscription de trois nouveaux abonnés recevra deux années ; celle qui nous enverra la souscription de quatre nouveaux abonnés recevra trois années ; celle qui nous enverra cinq recevra quatre années, enfin, celle qui nous enverra six recevra la collection complète depuis le 1er janvier 1881 à ce jour, plus le journal durant un an, gratuitement.

MORNEAU & CIE, Éditeurs,
oct 1886. 475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)